Artefact

Techniques, histoire et sciences humaines

10 | 2019

Les débuts du Conservatoire des arts et métiers

Jean-Hugues Barthélémy, *La Société de l'invention. Pour une architectonique philosophique de l'âge écologique*

Paris, Éditions Matériologiques, 2018

Hugues Choplin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/artefact/4392>

DOI : 10.4000/artefact.4392

ISSN : 2606-9245

Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2019

Pagination : 261-265

ISBN : 978-2-8107-0650-1

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

Hugues Choplin, « Jean-Hugues Barthélémy, *La Société de l'invention. Pour une architectonique philosophique de l'âge écologique* », *Artefact* [En ligne], 10 | 2019, mis en ligne le 06 août 2020, consulté le 27 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/4392> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/artefact.4392>

Ce document a été généré automatiquement le 27 novembre 2020.

Artefact, Techniques, histoire et sciences humaines est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jean-Hugues Barthélémy, *La Société de l'invention. Pour une architectonique philosophique de l'âge écologique*

Paris, Éditions Matériologiques, 2018

Hugues Choplin

RÉFÉRENCE

Jean-Hugues Barthélémy, *La Société de l'invention. Pour une architectonique philosophique de l'âge écologique*, Paris, Éditions Matériologiques, 2018, 431 p.

- 1 On ne sait pas encore de quelle manière la « menace écologique planétaire » (p. 14) va affecter et transformer la pensée philosophique. Mais cet ouvrage de Jean-Hugues Barthélémy atteste déjà de ce que, loin de devoir être contenues dans le champ de la philosophie *politique*, ses conséquences sont de nature à questionner la philosophie elle-même. « Reconstruire la philosophie elle-même à l'âge écologique » (p. 7), voilà en effet l'ambition de cet ouvrage. Elle conduit l'auteur à développer son propos selon trois moments.
- 2 Un *ancrage* dans le contemporain d'abord. L'ouvrage s'enracine en effet dans un examen des quatre problèmes contemporains que sont l'animalité (chap. I), les « conditions de possibilité et limites de la connaissance après la relativité einsteinienne et la physique quantique » (chap. II), « la gouvernementalité en contexte technologique » (chap. III) et le « sens de l'éducation » (p. 26) (chap. IV). Touchant le problème de l'animalité, l'auteur s'appuie sur « la récente éthologie de l'empathie » (p. 42) forgée par F. De Waal, selon laquelle l'animal non humain est également un « sujet capable d'émotions » (p. 55) et de *souffrances*. Sur cette base, l'auteur n'entend pas nier, bien sûr, la spécificité de l'humain, lequel demeure le seul animal à exploiter un « langage grammaticalisé » et à pouvoir créer « un système d'objets » (p. 61). L'enjeu est plutôt « d'assumer vraiment les conséquences des origines animales de l'homme »

(p. 43) et, partant, de disqualifier la « coupure anthropologique » (p. 64), c'est-à-dire le privilège abusif que la tradition philosophique a « trop longtemps accordé à l'humain d'être un sujet » (p. 73). Cet ancrage dans le contemporain mobilise parfois des thématiques et un ton de type journalistique, par exemple quand l'auteur décrit, à la fin du chapitre III, les excès pathogènes du « technocapitalisme spéculatif » (p. 147) tel qu'en témoigne exemplairement la ville de Las Vegas.

- 3 Un *décollage* – une « régression fondatrice » (p. 207) – visant à comprendre ce contemporain – notre « âge écologique » – dans l'élément du *sens* : « derrière la menace inédite et toujours croissante qui pèse sur l'avenir de la planète et de l'humanité, c'est en réalité d'une crise globale du *sens* lui-même que nous avons à sortir » (p. 398). Selon l'auteur, sortir de cette crise requiert d'établir ces *trois dimensions du sens* – irréductibles l'une à l'autre – que sont les dimensions *ontologique*, *économique* et *axiologique*, lesquelles sont respectivement rattachées aux *faits*, aux *besoins* et aux *valeurs*. Cette « tridimensionnalité » constitue non seulement « l'existence humaine » (p. 22) mais aussi le « sens de toute chose » (p. 223) ; par exemple, « L'arbre n'est pas seulement objet d'information ou de connaissance » (dimension ontologique) : « il satisfait des besoins d'une part, et incarne des valeurs d'autre part » (p. 241). S'opérant pour l'essentiel dans le chapitre V : « Principes de l'écologie humaine », cette régression fondatrice implique « une réorganisation globale des domaines de la philosophie » (p. 135). Ne constituant qu'une des dimensions du sens (au même titre que l'économique et l'axiologique), l'ontologique se trouve ainsi destitué de sa position première. Autre conséquence tranchant sur la tradition philosophique : le droit, rattaché aux *besoins* économiques, et la politique qui est censée répondre à ces besoins, sont désormais affranchis de l'éthique et de l'axiologique, l'auteur défaisant ainsi ce qu'il appelle « la confusion éthico-politique » (p. 368). Ajoutons – point déterminant – que, dans la lignée de la tradition phénoménologique, ces trois dimensions du sens (ontologique, politico-économique, axiologique) instituent bien un *sujet*. Mais, loin d'être *originnaire* ou *central* – c'est-à-dire en face d'un objet pour en donner le sens –, ce sujet ou plutôt ce « sens-sujet » (p. 220) est lui-même constitué par le sens, selon trois *modes d'action* correspondant à ses trois dimensions : l'information (ontologique) ou l'acquisition de connaissances, la production (économique) ou la satisfaction de besoins, l'éducation (axiologique) ou la transmission de valeurs.
- 4 Un *atterrissage* qui conduit, depuis cette « sémantique archiréflexive et pluridimensionnelle » (p. 357), à annoncer le déploiement, logique, de trois philosophies, respectivement : de l'information ontologique (chap. VI), de la production économique (chap. VII), de l'éducation axiologique (chap. VIII). Le système établi par l'auteur implique ainsi *trois étages* : a) le principe, dit *archiréflexif*, de la tridimensionnalité du sens, b) les trois philosophies qui, chacune, en constituent une *traduction* (selon une dimension privilégiée) et, enfin, c) les pratiques qu'elles concernent et auxquelles elles laissent leur autonomie – l'auteur marquant ainsi, notamment, combien la *philosophie* de l'information ontologique n'a nullement vocation à « entrer en concurrence avec la connaissance du réel apportée par les sciences » (p. 263).
- 5 Bouclant avec le début, la fin de l'ouvrage insiste particulièrement sur la nécessité philosophico-politique d'élargir la notion de sujet à l'animal non humain : « l'affranchissement de la problématique du droit [c'est-à-dire de la dimension politico-économique] à l'égard de la problématique éthique » (ou axiologique) « peut [...] rendre

possible la *redéfinition* du droit – et par là la refondation des droits de l'humain comme leur élargissement à l'animal non humain » (p. 353). L'animal non humain s'avère ainsi reconnu comme un authentique sujet du droit, dans la mesure où celui-ci se fonde désormais non plus sur le libre arbitre de *personnes morales* (porteuses de valeurs) mais sur « la normativité du besoin en souffrance de tous les sujets humains ou non humains *au moins* » (p. 339). Opposés aux *désirs* – dont le primat est inséparable des « tendances pathogènes de la mondialisation » (p. 341) –, ces besoins sont définis par l'auteur depuis l'exigence de *santé*, « comprise comme non-souffrance » (p. 24).

- 6 De par son ambition, de par son style également, cet ouvrage ne devrait pas laisser indifférent. Il convient, pensons-nous, de reconnaître et de saluer toute l'importance du risque ainsi encouru par une démarche qui s'attache à conjuguer une analyse du contemporain et une remise en cause de la philosophie, débouchant sur une nouvelle « architectonique philosophique ». Ce risque suffit à justifier la lecture de cet ouvrage, parfois difficile mais souvent stimulant.
- 7 Nous voudrions ici, toutefois, formuler deux réserves. Tout d'abord, l'écriture de cet ouvrage semble relever, à plusieurs égards, d'un style que nous qualifierions volontiers d'*autoritaire*. Loin de s'élaborer progressivement, l'essentiel du système de l'auteur est formulé avec insistance dès l'introduction, puis répété tout au long de l'ouvrage. Dès lors, aussi divers soient-ils, les auteurs examinés ne sont, le plus souvent, que l'occasion de confirmer ce système : ils sont évalués – et jugés – *de l'extérieur*, au nom de ce qui découle de l'écologie humaine. Ainsi, dans le chap. VIII, les pensées de Mill, Jonas et Rawls sont requises essentiellement pour illustrer, chacune à leur manière, la confusion éthico-politique dénoncée par l'auteur. On relèvera également le nombre particulièrement important à la fois d'annonces (elles-mêmes souvent répétées) et de renvois (à d'autres passages du texte ou même à d'autres publications de l'auteur) qu'effectue l'ouvrage dans son texte principal ou dans ses notes – au point qu'en tant que lecteur, nous avons eu parfois le sentiment d'être prisonnier de la structure du texte ou du système de l'auteur. Ces répétitions et cet encadrement de la lecture sont de surcroît soutenus par un ton dramatisant : « suprême défi », « vrais enjeux », « nous voici parvenus au moment décisif », « l'heure est donc venue » ; « si nous voulons définir ce dont cette époque a vraiment besoin. », « nous pouvons encore éviter le pire », etc. Avouons-le : nous n'avons pas compris la nécessité d'une telle écriture. Ce ton autoritaire est-il rendu nécessaire par l'urgence de la menace écologique ? Est-il requis par ce que « *commande* » « la pluridimensionnalité du sens » (p. 378, nous soulignons) ? Est-il adéquat à l'architectonique ou à la structure du système philosophique ici proposé ?
- 8 Il est également nécessaire de questionner l'inventivité de l'ouvrage, que l'auteur revendique en effet avec insistance. Ainsi est-il question d'« un angle tout à fait nouveau », d'une « nouveauté radicale », d'un « renouvellement de la philosophie en ce qu'elle a de plus ancestral mais aussi, sans doute, de plus fondamental », d'une « systématité philosophique tout à fait inédite » ouvrant « une nouvelle voie » « pour la philosophie », etc. Certes cet ouvrage apparaît de prime abord plutôt inclassable. De par son exigence de s'expliquer avec la philosophie, on se gardera bien, en particulier, de considérer qu'il relève d'une nouvelle phénoménologie ou encore qu'il propose simplement un dépassement original de la philosophie de Simondon (dont l'auteur est un spécialiste). Toutefois, nous nous demandons si ce livre – et si les trois étages que son architectonique conduit à établir – ne procède pas d'un geste de *hiérarchisation* –

peut-être autoritaire en effet – finalement traditionnel en philosophie, si l'on en croit les déconstructions du philosophe comme tel forgées par Heidegger, Derrida ou François Laruelle. Bien sûr, l'auteur n'institue pas un fondement métaphysique – un « *fondationnel* dogmatique » –, mais l'ensemble de son travail semble habité par l'exigence du « *fondamental* » (p. 5), comme l'atteste l'importance des thèmes de la « *régression fondatrice* » ou des « *fondements ultimes* » (p. 9), de la « *refondation englobante* » (p. 267) ou de la « *refondation hors l'éthique du droit* » (p. 399). Cette exigence l'amène, pensons-nous, à reconduire une hiérarchie on ne peut plus classique entre la *philosophie* et la *science*. Si certes l'auteur abandonne le savoir à des sciences « *méthologiquement autonomes et gnoséologiquement souveraines* », c'est pour mieux, d'un autre côté, conférer à la philosophie la mission d'établir une « *synthèse unifiante des savoirs apportant du sens* » (p. 267) à ces sciences. Les sciences produiraient donc le savoir mais manqueraient de sens...

- 9 La nouveauté de l'écologie humaine pose également question du point de vue de la philosophie spécifiquement contemporaine. Refuser – au niveau archiréflexif – le face-à-face du sujet et de l'objet au nom de l'*action*, n'est-ce pas là en effet obéir au « *tournant pragmatique* » contemporain qui s'opère aussi bien en philosophie (au moins depuis Dewey) que dans un certain nombre de recherches en sciences de l'homme (en particulier dans le champ de la sociologie de l'action) ? Plus encore, ne doit-on pas interroger la nouveauté même du thème de l'*invention* (présent dans le titre de l'ouvrage), si revendiqué par les contemporains (de Deleuze à Alain Badiou, de Simondon à Laruelle) ? Nous nous demandons en particulier si ce thème n'est pas inséparable, dans la philosophie française contemporaine, du primat accordé à la figure du *sujet* – que celle-ci soit *renouvelée* (Badiou, Laruelle, Simondon) ou bien *déconstruite* (Deleuze). Dès lors, l'écologie humaine ne constitue-t-elle pas une nouvelle modalité de ce renouvellement, élargissant à l'animal la figure du sujet (du moins sur le plan économique) ? Mais la menace écologique requiert-elle un renouvellement supplémentaire de la pensée du sujet – désormais *décentré* – ou bien plutôt une pensée du *collectif* – animaux compris – enfin affranchie, en deçà de toute philosophie sociopolitique, de la figure du sujet comme telle ?

AUTEURS

HUGUES CHOPLIN

Alliance Sorbonne Université, Université de Technologie de Compiègne, Connaissance, organisation et systèmes techniques (COSTECH EA 2223)